

Tartempionne à Auschwitz

Violaine Gelly et Paul Gradvohl, *Charlotte Delbo*, Fayard, 2013, 323 p.

Charlotte Delbo, *Qui rapportera ces paroles ?*, Fayard, 2013, 577 p.

Robert Lévesque

Number 304, Summer 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/71856ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lévesque, R. (2014). Review of [Tartempionne à Auschwitz / Violaine Gelly et Paul Gradvohl, *Charlotte Delbo*, Fayard, 2013, 323 p. / Charlotte Delbo, *Qui rapportera ces paroles ?*, Fayard, 2013, 577 p.] *Liberté*, (304), 73–75.

Tartempionne à Auschwitz

Tout n'est pas prétexte à littérature.

ACLAUDINE RIERA-COLLET, une amie et aujourd'hui son ayant droit, Charlotte Delbo avait un jour dit cette phrase risible, cette réplique iconoclaste que nous rapportent ses premiers biographes : « Je ne veux pas écrire Tartempionne à Auschwitz. » Elle n'avait pas la langue dans sa poche, cette Charlotte Delbo, grande oubliée parmi les déportés revenus des camps de la mort ; femme de caractère, elle avait pu, rescapée à trente ans après vingt-sept mois d'enfer nazi, redevenir un personnage, comme on dit, péremptoire, vivace et volontiers râleur ; sans doute avait-elle retrouvé cette triple parade de Juvet, qui fut son patron à l'Athénée avant la guerre (ses amies revenues avec elle l'appelaient « la Jouvette ») ; elle avait la voix d'Arletty, une voix forte, une gouaille, le timbre éraillé par les Gauloises qu'elle avait le chic de visser l'une après l'autre dans son fume-cigarette, comme Sollers à la télé quand il en avait encore le loisir... Charlotte Delbo est décédée en 1985, quand le fait de fumer n'était pas encore devenu un signe réprouvé d'hygiène incorrecte.

Certes, elle est morte d'un cancer du poumon, dans un lit de l'Hôtel-Dieu sur l'île de la Cité, dans son Paris, et à soixante-douze ans, avec ce qu'il faut de morphine pour entrer en douce dans la dernière nuit. À la levée du corps, ses amis étaient là, et des survivantes des deux cent trente femmes que la police française avait remises à la Gestapo une nuit de l'hiver 1943, entassées dans un wagon à bestiaux direction la Pologne ; c'étaient les *Nacht und Nebel*, comme le disaient les préposés français et allemands. Car contrairement à l'idée convenue, que le titre du film de Resnais, *Nuit et brouillard*, concerne l'ensemble du génocide juif, l'expression « Nuit et brouillard » désignait, selon un décret allemand de décembre 1941, les communistes, les militants, les terroristes (aux yeux de l'Occupant). C'était Delbo et ses camarades de la Résistance, ceux et celles du réseau du Musée de l'Homme (dont Germaine Tillon et Geneviève de Gaulle, qui entreront au Panthéon en 2015), des Français et des Françaises,

des ouvriers immigrés comme ceux de L'Affiche rouge (le groupe Manouchian), la plupart travailleurs, garçons de café, couturières, artistes, ceux et celles qui, comme Charlotte Delbo la sténo de Juvet, luttèrent dans l'ombre contre le nazisme. Ceux et celles que la délation de voisins et les filatures de police menèrent en groupes aux villégiatures fatales de Birkenau, Dachau, Auschwitz, Rajsko ou à Ravensbrück, camp exclusivement féminin où Delbo et ses amies vont un temps, douze heures par jour, trier des uniformes de soldats allemands tués au front, manier ces vêtements tachés de sang pour mettre de côté et rapiécer ceux qui peuvent servir encore ou en coudre de nouveaux pour les SS et les Jeunesses hitlériennes, des tenues militaires griffées qui étaient « l'œuvre du tailleur nazi Hugo Boss ».

« Je suis allé pisser. » Ce n'est pas « Longtemps, je me suis couché de bonne heure » mais, incipit pour incipit, celui de Robert Antelme ouvrant *L'espèce humaine* au bord de la fosse des chiottes dans la nuit de Buchenwald dépasse la littérature. On peut ne pas avoir lu Proust, mais tout être humain qui a lu *L'espèce humaine*, ce que je

viens de refaire pour comprendre pourquoi Charlotte Delbo ne voulait pas « écrire Tartempionne à Auschwitz », saura jusqu'où, au-delà des expressions les plus fortes, de l'amour, de la solitude, de l'angoisse, de l'injustice, de l'humiliation, de la vengeance, du bonheur, de la détresse, de la mélancolie, de la rage, de la peur, de la jalousie, celle (inimaginable auparavant) de la simple revendication de l'appartenance à l'espèce humaine et qui va au bout de tout, parle d'un désarroi qui dépasse l'entendement. Dans un texte qu'écrit Delbo en 1971, on lit : « Qu'il nous ait fallu une volonté surhumaine pour tenir et revenir, cela tout le monde le comprend. Mais la volonté qu'il nous a fallu au retour pour revivre, personne n'en a idée. » En revenir, de cette revendication d'appartenance, représente le pire... Les souvenirs à tuer un par un pour qu'ils ne deviennent pas insoutenables, la honte incrustée et forcément secrète, la culpabilité tatouée comme le numéro sur votre bras. Peut-on redevenir l'homme qu'on

**VIOLAINE GELLY ET
PAUL GRADVOHL**
Charlotte Delbo
Fayard, 2013, 323 p.

CHARLOTTE DELBO
*Qui rapportera ces
paroles ?*
Fayard, 2013, 577 p.

n'était plus, refaire la femme qu'ils ont réduite à rien, après avoir été des bêtes attendant un bout de pain, un filament de viande dans l'affreuse soupe ? Choix du silence sur un vécu qui vous emmure vivant, désœuvrement total, surtout le sentiment que cela n'aura servi à rien, que le monde n'a pas pour autant changé, pour certains en tout cas. Je pense à Primo Levi qui, malgré qu'il ait eu la force d'écrire là-dessus sitôt de retour (*Si c'est un homme* est publié en 1947), se suicide à soixante-huit ans un matin de printemps...

Choix de la résistance, la seconde résistance, la résistance d'après, la résistance encore. C'est le cas de Delbo, comme celui de Marceline Loridan-Ivens. Dans *Ma vie balagan*, Marceline Rosenberg, déportée à Auschwitz-Birkenau à quinze ans en 1944 avec son père qui n'en revint pas, a écrit, mais tant d'années après, soixante-quatre ans plus tard, en 2008 : « Il y avait, malgré tout, par moments, au milieu de tant de cruautés, des gestes d'humanité d'une telle puissance qu'ils s'imprimaient à l'intérieur de notre corps même. » Qu'ils s'imprimaient, des gestes d'humanité. Marceline Loridan a osé écrire dans ce livre sur sa vie (*balagan* en russe, cabane de nomades; en hébreu, bordel) : « Je dis que c'est là-bas que j'ai été le plus aimée. » Cette femme revenue des camps de la mort a gardé des cicatrices d'humanité, des marques indélébiles d'amour, et c'est ainsi qu'elle a pu vivre, puis qu'elle s'est arrimée à la vie errante d'un cinéaste. Elle est aujourd'hui la veuve du grand documentariste néerlandais Joris Ivens, mort en 1989. Leur dernier film fait ensemble était *Une histoire de vent*, ils allèrent en Chine tenter de filmer le vent...

Si ce n'est plus être ou ne pas être, la question, ce serait oublier ou ne pas oublier; est-ce simplement revivre pour vivre comme les autres, comme ceux qui n'ont pas changé ? Comment faire semblant sans devoir se reconstruire, se recoudre ? C'est exactement ce que va entreprendre la Parisienne Charlotte Delbo, cette femme qui allait devoir se refaire une santé, abandonnant à regret le travail auprès de Jouvét, qu'elle avait rejoint quelques semaines après son retour de déportation à l'hôtel Lutetia. À l'Athénée, c'était alors la grande affaire, la création de *La folle de Chaillot* de Giraudoux, mais ce triomphe l'indiffère presque, l'œdème de ses jambes ne se résorbe pas, elle avoue à Jouvét que sa capacité d'illusion est morte à Auschwitz; le « patron » l'envoie dans une maison de repos en Suisse.

Son tour viendra de témoigner de l'horreur vécue. Elle le fera dans un premier titre qui paraît chez Minuit en 1965, vingt ans après son retour, c'est *Le convoi du 24 janvier*, ce matin froid de 1943, au lendemain de l'exécution à vingt-huit ans de son mari Georges Dudach au Mont Valérien, où le train démarre en gare de Compiègne direction la Pologne, les femmes dans quatre wagons de queue, les hommes dans les quatorze autres. Elle arrive à faire ce passage à l'écriture, mais après avoir repris d'autres combats afin de retrouver l'élan de son militantisme d'avant-guerre développé du temps de

l'université ouvrière de la Sorbonne, organisée par l'Union des étudiants communistes. Elle va alors dénoncer en ligne la guerre d'Algérie, l'Espagne franquiste, les colonels grecs et les goulags soviétiques dans des textes que les Éditions de Minuit publient (ces éditions nées dans la Résistance en 1942).

Charlotte Delbo, ses forces retrouvées dans les batailles d'une gauche régénérée et généreuse, ne cachera pas une grande ambition littéraire, elle est vraiment décidée à ne pas écrire « Tartempionne à Auschwitz ». Dans une conférence qu'elle donne à New York en octobre 1972 (aux États-Unis, on la considérait autant qu'un Primo Levi, en France on l'a un peu oubliée, au Québec on l'ignore, lacune que cette première biographie et un recueil de ses textes inédits paru chez Fayard devrait corriger), elle place la barre très haute, trop sans doute, mais enfin, voilà qu'avec sa voix d'Arletty, elle lisait ceci à son auditoire universitaire : « Transformer en littérature la montée de la bourgeoisie au dix-neuvième siècle, et voilà Balzac. Transformer en littérature la vanité et la

médiance des gens du monde, et voilà Proust. Transformer en littérature Auschwitz, et voilà pour moi. » Elle explique : « La littérature n'est pas l'avatar, la métamorphose ultime d'un événement ou d'un réel. Elle est infiniment plus que cela. Elle est réel et transcendance du réel. Elle est art, c'est-à-dire

création : elle est sens et porteur de sens. »

Jean-Michel Delacomptée m'apprend, dans *Écrire pour quelqu'un* (2014, le dernier titre de la magnifique collection « L'Un et l'autre » chez Gallimard, qui s'éteint un an après la mort de son fondateur, J.-B. Pontalis), que Delbo a raconté, dans *Spectres, mes compagnons*, un texte posthume paru en 1995, qu'avant d'être déportée, une prisonnière à la Santé lui avait refilé *La chartreuse de Parme*, qu'elle s'est empressée de lire avant de lui remettre le cher bouquin. Elle écrit : « Fabrice resta. Désormais, ma cellule était habitée. La présence de Fabrice était plus qu'une présence. Un personnage vit d'une vie supérieure à celle d'un être humain. » Delbo avait une foi telle en la littérature que, dans l'enfer d'Auschwitz, réussissant de mémoire à reconstituer les scènes du *Misanthrope* et celles du *Malade imaginaire* qu'elle avait tant de fois vu jouer chez Jouvét, elle organisa tant bien que mal avec ses camarades des représentations de ces pièces, jouées à deux pas des chambres à gaz et avec des draps déchirés comme rideaux de scène... Elle interpréta Argan au camp et Alceste à Auschwitz... Cette femme avait un caractère qui la sauva.

•

S'AGISSANT de ce que l'on peut appeler la littérature des camps, je viens de lire ceci dans le dernier ouvrage de Jean Rouaud (*Un peu la guerre*, Grasset) :

Sur cette question du corps souffrant, le vingtième siècle a inventé l'indépassable, toute une littérature, et sans doute

la plus haute de ce siècle, Levi, Kertész, Buber-Neumann, Ginzburg, Chalamov, Margolin, racontant, disséquant les sévices infligés au corps, la faim implacable, le froid déshabillant la main comme un gant, les coups, la torture, l'arbitraire, le typhus, l'humiliation, la vermine, tout ce qu'un organisme peut endurer avant de lâcher prise et qu'on n'aurait jamais supposé en mesure d'en supporter autant.

Charlotte Delbo, que Rouaud ne nomme pas, comme il ne nomme pas non plus Robert Antelme, dont *L'espèce humaine* est incontournable par sa simplicité même : « Je rapporte ici ce que j'ai vécu », avertit-il, n'est évidemment pas devenue la Balzac ou la Proust d'Auschwitz, la chose est impensable, pour elle et pour d'autres, pour quiconque ; on ne modèle pas un Auschwitz pour en faire une œuvre d'art ; je pense comme Aharon Appelfeld, que Rouaud oublie aussi de nommer, que l'on ne peut pas se réclamer d'une tâche aussi gigantesque et prétentieuse que celle d'être « l'écrivain de la Shoah », ne serait-ce que pour la raison qu'un peintre autrichien raté est l'auteur de ce retable de la mort, de cette fresque finale. La haute littérature dont parle Jean Rouaud, cette indépassable littérature du corps souffrant qui en a résulté, en nombre, et qui s'éteint maintenant que les derniers témoins sont disparus, ne pouvait être qu'une littérature générique, collective, indépassable certes, mais dorénavant passée et d'autant plus précieuse. Historique, c'est une littérature en lambeaux, pénitente, expiatoire, jamais vengeresse, laissée aux générations futures par celles et ceux qui ont pu en témoigner, refusant l'amnésie au nom de l'humanité, littérature collectiviste sans degré de réussite qualifiable, livrée au monde par celles et ceux qui ont su comment un être se laisse mourir la nuit dans le châlit partagé à trois, qui au petit matin ont dû enjamber des corps inertes et épouvantablement décharnés dans la neige, qui devaient plier les vêtements des enfants qu'on venait de gazer, ceux et celles qui ont entendu leurs semblables les supplier avec des yeux presque éteints de tenir bon, eux, pour témoigner et pouvoir dire le pire, le mal absolu, la mort effilochée, souillée... Témoignages si essentiels de ceux qui ont respiré l'odeur épouvantable des fours crématoires où jour et nuit des corps brûlaient, partant en fumée.

•

CHARLOTTE DELBO aurait pu ne pas connaître ça. Le 6 juin 1941, elle s'était embarquée avec la troupe de Jovet sur un vieux cargo brésilien dans le port de Lisbonne, le cap sur Rio. Financée par le gouvernement de Vichy, la tournée du Théâtre de l'Athénée en Amérique du Sud allait faire entendre la voix de la France à travers les textes de Molière, de Jules Romains, de Giraudoux (qui est alors commissaire à l'information auprès de Pétain). Cette tournée qui les écarte de la France occupée, Jovet décidera un jour de la poursuivre. Delbo, qui sait que son mari Georges Dudach est entré en résistance, apprend dans un journal argentin qu'un ami de Georges a été décapité à la suite d'un procès expéditif devant le tribunal spécial institué par Pétain



pour juger les terroristes (autrement dit les résistants). Elle décide de rentrer malgré son attachement pour Jovet. Fin octobre 41, elle rejoint Georges Dudach à Paris, elle s'implique à fond avec lui dans un réseau de la Résistance, ils deviennent M. et Mme Delépine, le PC leur a loué un meublé rue de la Faisanderie. Elle tape, imprime et fait circuler des tracts. Ils ne se montrent jamais ensemble, mais c'est fatal, la police française leur met un jour la main au collet. Lui sera fusillé au Mont Valérien, et elle emprisonnée à la Santé (où elle lira le chef-d'œuvre de Stendhal).

Au printemps 1942, le 23 mai, elle a pu passer un moment avec son mari qui a demandé à la voir dans sa cellule avant de partir pour le peloton d'exécution. Dans *Une scène jouée dans la mémoire*, un texte paru quinze ans après sa mort, elle écrit :

J'écoutais son cœur qui battait au rythme que je connaissais, comme je l'écoutais quand je m'endormais dans ses bras. Je l'écoutais et, malgré moi, j'en comptais les battements, je mesurais combien de coups son cœur avait encore à battre. Chaque battement dévorait les minutes et c'est ainsi que j'ai su la mesure de ma vie et de mon amour.

Dans le couloir, où l'ont poussée violemment deux soldats français, elle s'éloigne lentement, elle a promis à son mari d'être forte, mais soudain elle craque, elle tombe au sol, se relève, elle bouscule les soldats pour revenir vers la cellule, elle vient de réaliser qu'il ne l'a pas appelée « fillette ». Tous les matins, au réveil, Georges Dudach lançait à Charlotte Delbo : « Bonjour, fillette ! » **L**

Robert Lévesque est écrivain. Il dirige également la collection « Liberté Grande » au Boréal où est paru en 2011 *Digressions*, son dernier ouvrage.